

## VISITE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III LORS DES INONDATIONS DE 1856



La délégation impériale constate la catastrophe depuis une tour de l'amphithéâtre  
(Gravure de M. Laurens ; archives départementales des Bouches-du-Rhône ; photo V. Montel)

[...]Quand il est arrivé là, devant cette nappe d'eau qui s'étend jusqu'à Arles, et devant cette belle vallée de Tarascon dont il ne voyait plus que la cime des arbres, il n'a pas dit un seul mot, tant il était consterné. "Il a joint les deux mains", me dit une bonne femme, et il a fait : "Ô mon Dieu !". Il était encore séparé de Tarascon par une lieue d'eau, de mûriers à fleur d'eau, de granges ruinées, et qui apparaissaient à la surface comme autant d'écueils ; il a sauté (c'est le mot) dans un batelet comme un soldat, de marine, et ne voulait que le batelier. Six hommes des cent-gardes étaient à terre et voulaient le suivre ; l'Empereur a levé la main et montré trois doigts ouverts ; ce qui voulait dire qu'il n'y avait de place que pour trois. C'est ainsi qu'est parti l'Empereur au secours de Tarascon et d'Arles, à travers les courants d'eau et une forêt d'arbres.

Ce matin mercredi, on l'attendait à son retour au même endroit. Le même batelet l'a ramené, et cette fois le batelier l'a chargé sur ses épaules, comme il eût fait de son fils ou de son père, et l'a porté ainsi, passant dans l'eau et la terre détrempée, jusque sur le chemin de fer, aux cris de joie de toute une population qui admirait un dévouement qui va jusque-là.

Vous saurez ce qui se sera passé à son retour à Avignon et à Lyon ; je l'ignore. Mais ce que je puis affirmer, c'est que l'Empereur vient de faire avec le Midi un grand pacte d'affection et d'amour, et je le signe comme témoin. Ce n'est pas moi qui vous l'écris, c'est toute la Provence enthousiasmée, et je suis bien heureux d'être son historiographe.

Ce n'est malheureusement pas d'aujourd'hui que la France souffre des inondations et des débordements causés par la crue subite des grands cours d'eau qui l'arrosent. Aussi doit-on s'étonner qu'en face de désastres si souvent répétés, on n'ait pas encore songé sérieusement à en prévenir à jamais le retour, puisqu'il demeure suffisamment prouvé que tous les moyens employés jusqu'à présent, loin d'empêcher le mal, y ont quelquefois aidé.

A cette longue inertie, il est impossible de trouver aucune excuse. Les faits ont par eux-mêmes un trop grand intérêt, et l'expérience date de trop loin, pour qu'on puisse se l'expliquer. Nous pourrions citer un grand nombre d'inondations, ou de débordements qui tour à tour vinrent ravager différentes parties de la France[...].

En moins d'un quart d'heure, la magnifique plaine qui sépare Tarascon d'Arles fut envahie par le Rhône à une hauteur de quatre à cinq mètres. Les habitants, devant la crue prodigieuse du Rhône, se rappelaient les paroles d'un habile ingénieur, qui avait dit : "La ville de Tarascon pourra être un jour balayée par le fleuve".

Dans un moment où le sentiment du danger faisait taire toute autre considération, on proposait de couper la chaussée du chemin de fer, pour ouvrir un passage aux eaux sur la plaine d'Arles. On n'eut pas besoin de recourir à ce moyen extrême, dicté par le désespoir : pendant qu'on délibérait, le Rhône grossissait toujours ; et il finit par emporter plusieurs kilomètres de la voie ferrée, au-dessus de la ville. Presque en même temps deux larges brèches furent pratiquées par le courant, sur la digue de Boulbon.

La rupture des digues de Provence et celles du Languedoc à trois kilomètres au-dessous, en sauvant la ville, démentirent pour cette fois la prédiction pessimiste de l'ingénieur. Mais à quel prix ? Les eaux, profitant de ces nouvelles issues, couvrirent tout le Trébon, les anciens marais d'Arles, le territoire de Fontvieille, la vallée des Beaux et tout le plan du Bourg.

Le grand plan du Bourg avait été protégé d'abord par les digues du canal d'Arles à Bouc ; mais, les digues ayant cédé, comme nous venons de le dire, sous la pression des eaux, le grand plan du Bourg et le petit n'échappèrent pas à la submersion générale.

Dans Tarascon, on sonnait le tocsin. Le bruit des cloches se mêlant au bruit roulant de l'irruption, plus éclatant que celui du tonnerre, composait une harmonie diabolique, comme les habitants n'en entendront plus jamais, il faut l'espérer. Ces pauvres gens couraient partout, cherchant un endroit sec ; hagards, éperdus, ils traînaient après eux le bétail. Les bœufs mugissaient d'une façon lamentable. Il fallut, malgré tout, en abandonner au torrent. Les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, faisaient leur possible pour sauver une partie de leur propriété : les faibles transportaient des meubles ; les plus robustes s'étaient chargés de tonneaux pleins de chardons à foulon, qui sont l'objet d'un grand commerce.

Un peu au delà de Tarascon, tout le territoire de Barbentane et de Vallabrègues était déjà submergé. La situation des habitants de Vallabrègues était surtout digne de pitié. Réfugiés dans le cimetière, seul point épargné, ils attendaient avec anxiété la cessation du fléau. Voisinage peu rassurant que celui des cadavres, pour des vivants qui n'étaient pas bien sûrs de n'être pas engloutis d'une minute à l'autre. M. le préfet du département, qui s'était rendu à Beaucaire avec les ingénieurs des ponts et chaussées, se multipliait fort habilement pour restreindre autant que possible les malheurs ; il confia à des hommes intrépides le soin de porter des provisions aux habitants de Vallabrègues ; et ceux-ci, qui voyaient déjà la mort avec résignation, cramponnés aux cyprès funéraires, furent néanmoins sauvés.

A Beaucaire, une belle et forte banquette protégeait la ville; elle devint insuffisante ; les eaux, passant au-dessus, retombaient en cascades dans les rues voisines. Le pont en fil de fer était continuellement ébranlé par les radeaux, les barques, les animaux, des objets de toutes sortes, qui, venant se briser en mille éclats contre lui, formaient peu à peu une sorte de barricade mouvante, dont les habitants se défiaient comme pouvant entraîner la chute de leur admirable pont. Une telle crainte s'expliquait; car, sur le Rhône, on voyait passer incessamment des débris de ponts qui avaient dû être emportés dans le haut du fleuve.

A Beaucaire même, les gens s'estimaient assez heureux ; on pouvait aller à pied sec dans la plupart des rues. Mais, sur la même rive, un peu plus bas, le désastre était incalculable. De Beaucaire à Saint-Denis, on ne voyait qu'une vaste mer. Tous les territoires de Bellegarde, de Saint-Gilles et des communes situées au-dessous, jusqu'à Aigües-Mortes, étaient littéralement submergés.

En un mot, toute la Camargue se trouvait perdue sous le Rhône. Les nouvelles les plus affligeantes, qui se sont malheureusement vérifiées plus tard, circulaient de bouche en bouche. Les eaux avaient pénétré par sept brèches. La brèche faite entre le pont de Fourques et la pointe de Trinquetaille occupait plus de 5 mètres. Il y en avait une autre au quartier de Monlong ; une autre au fort de Pasques ; une autre au Mas-de-Rey, près du Mas d'Ivan. Il y en avait partout.

M. le sous-préfet d'Arles, secondé par l'autorité municipale, s'était empressé d'organiser un service de secours au moyen de douze bateaux montés par des pilotes. Ces embarcations, munies des provisions jugés nécessaires aux inondés, pénétraient dans la Camargue par les brèches, tandis que le bateau à vapeur le Quillebeuf parcourait les rives de l'île jusqu'aux embouchures du Rhône, recueillant tous les malheureux qui se présentaient sur son passage. Le capitaine du bateau à vapeur, jugeant que, pour sauver tous les inondés de la Camargue, les petites embarcations ne suffisaient pas, osa lancer le Quillebeuf sur la plaine immergée ; et cette idée lui réussit, car le bateau, dans ces nouveaux parages, navigua presque aussi facilement que sur la Méditerranée. M. le sous-préfet d'Arles et un ingénieur, embarqués pour ce voyage, sous la garantie du capitaine, se tenaient sur le pont pour découvrir, à l'aide de longues-vues, les infortunés qui avaient besoin de secours. On a pu sauver ainsi une centaine de personnes en les recueillant par groupes de quatre ou de cinq sur des toits de maisons ou sur des radeaux.

Plusieurs de ces malheureux inondés avaient été privés de nourriture depuis trente-six heures. Devant les embouchures du Rhône, le fleuve roulait à la mer une quantité d'arbres fruitiers, de bois coupé, d'animaux de toute espèce qui donnaient une idée effrayante de la désolation et des ravages causés par le débordement. Au village de Comps, situé près du confluent du Gardon dans le Rhône, l'eau s'était élevée jusqu'à 1 mètre 60 centimètres dans les maisons des quartiers les plus élevés, et, dans les plus bas, elle était montée jusque dans les chambres et les greniers, puisque, dans certains endroits, des familles ne purent être sauvées qu'en pratiquant des trous aux toitures. L'église même, située à l'endroit le plus élevé du village, n'avait pas été à l'abri du fléau, et l'inondation avait complètement détruit tous les ornements destinés au culte.

A Condolet, sous l'action d'un courant impétueux, neuf maisons s'étaient écroulées. Dans la plaine de Caderousse, le courant qui s'était établi par suite de la rupture d'une digue avait renversé huit granges. A Montfaucon, une tuilerie eut le même sort.

Dans tous ces pays, des troupeaux furent étouffés par les eaux ; ceux qui avaient pu se sauver s'étaient réfugiés sur des tronçons de chaussée. Là ils seraient infailliblement morts de faim, si un service de sauvetage n'avait été organisé par les soins de l'autorité. Malheureusement, ce service ne pouvait correspondre, dans un territoire aussi vaste, aux immenses besoins du moment. Dans d'autres parties de la Camargue, les fermiers, surpris par l'inondation, avaient fait monter leurs troupeaux au premier étage. On raconte que l'un d'entre eux, ayant placé un trop grand nombre de bêtes à laine dans un grenier à foin, fut obligé, pour les empêcher d'étouffer, d'en jeter une assez grande quantité dans le Rhône.

Tous les environs d'Arles, la vallée de Montmajour, la vallée de Beaux et l'étang des Chanoines, inondés comme en 1840 ; le pont de Crau couvert jusqu'aux clefs des voûtes de Craponne ; le pont d'Arles, pont de bateaux qui unissait la ville et le faubourg de Trinquetaille, emporté ; trente-cinq bateaux, la plupart chargés de marchandises, qui se trouvaient dans ces parages au moment de la catastrophe, engloutis, anéantis sans espoir d'en recueillir une épave; dans la ville, toutes les parties basses, les quartiers de la Roquette ; du Saint-Esprit, la Lice jusqu'au théâtre, les rues du Pont, de Chiavary et la rue Neuve, submergés jusqu'à une grande hauteur : tels sont les ravages causés par l'inondation !

Heureusement, les habitants d'Arles mirent de l'empressement à fermer la porte voisine de la gare au moyen d'une digue qui a parfaitement résisté, sans quoi cette partie de la ville eût éprouvé à coup sûr une invasion violente. On a fait approximativement le décompte des pertes que l'inondation a imposées à ce vaste territoire d'Arles, si riche et si productif, et le chiffre s'est trouvé de douze millions. Quelle désolation ! quelle calamité !

L'Empereur, en visitant la Camargue, accueillit avec beaucoup d'empressement le projet de dessécher et d'assainir cette riche contrée, à laquelle nuit beaucoup le mauvais aménagement des eaux, mais qui deviendra la plus riche et la plus féconde de France, dès que le sol aura été traité dans les conditions indiquées par l'économie agricole. Sa Majesté voulut bien reconnaître l'urgence de tels travaux et donna immédiatement des ordres pour en rendre l'exécution possible dans un bref délai. C'est ainsi que se trouvera probablement réalisée une des entreprises les plus utiles dont la discussion avait seule préoccupé les gouvernements antérieurs à celui de Napoléon III.

Après avoir distribué sur sa route d'abondants secours et recueilli de nombreux témoignages de reconnaissance de la population tarasconaise, Sa Majesté se rendit à l'embarcadère du chemin de fer. En approchant de l'escalier qui y conduit, l'Empereur dut recourir aux épaules d'un marinier qui le porta jusqu'au point où Sa Majesté pouvait marcher à pied sec. Les personnes qui formaient le cortège impérial durent être transportées de la même manière par d'autres matelots du Rhône.

L'Empereur continua ensuite, avec un train spécial, sa route sur Arles, où il arriva vers sept heures du soir. Voici les termes de la proclamation qu'on pouvait lire affichée sur les murs de la ville :

"Habitants d'Arles !

La Providence ne nous abandonne point dans nos misères : elle nous envoie l'Empereur. Aujourd'hui même il sera dans nos murs. Il vient pour s'assurer par lui-même de l'étendue de vos désastres et soulager vos souffrances, autant qu'il est donné à l'homme d'adoucir les rigueurs du ciel.

"Espérance donc et courage ! Voici la fortune de la France !

"Vive l'Empereur !"

Des préparatifs avaient été faits pour recevoir Sa Majesté, qui trouva la garnison sous les armes et la passa en revue. L'Empereur, sur la proposition du maréchal de Rostolan, distribua un certain nombre de médailles aux militaires qui s'étaient signalés par leur courage. Du haut de la tour des Arènes, où Sa Majesté voulut monter pour juger l'ensemble de la destruction, on apercevait un immense lac. De l'eau, toujours de l'eau ! Au milieu on voyait apparaître, comme deux îles, Montmajour et la montagne des Cordes. De sombres réflexions se pressaient dans l'esprit des assistants en face de cette nature désolée.

Les conséquences de la nouvelle inondation du Rhône devenaient surtout terribles à cause du moment dans lequel elles se produisaient. En 1840, l'inondation eut lieu en novembre; si elle empêchait les travaux agricoles, elle n'engloutissait pas, comme celle-ci, une récolte que l'on avait sous la main ; elle eut lieu à un moment où l'on avait pu amasser des fourrages pour nourrir les bestiaux et alors que tous les produits recueillis permettaient aux fermiers d'avoir du pain pour l'année. Cependant quelle gêne, que de catastrophes n'entraîna-t-elle pas ! Celle-ci, au contraire, survenait après une année de disette, elle trouvait les propriétaires et les fermiers sans approvisionnement.

Après ce dernier coup d'œil jeté sur l'inondation, du sommet de la tour des Arènes, l'Empereur se rendit à l'hôtel du Nord, où des appartements lui avaient été préparés. Sa Majesté y passa la nuit.[...]

Voyage de l'empereur : inondations de 1856 (extrait) / par Charles Robin. - Paris : Garnier Frères, 1856.